La Fontaine de Vaucluse

Ci-dessus : La vasque du gouffre de la Fontaine de Vaucluse (1946)

Depuis des mois, Cousteau sait l'urgence qu'il y a à explorer le gouffre de la Fontaine de Vaucluse. Un plongeur ambitieux s'est fixé pour objectif de l'explorer avec un scaphandre *Commeinhes*, avec force de publicité. Ils doivent le devancer. Fin août 1946, après deux mois de démarches, l'opération débute enfin.
La veille, chacun joue son rôle : *« je fais roder les clapets des autonomes, aiguise mon poignard, fais étamer les manomètres fuyards, charge, charge le matériel dans un camion. Cousteau fait faire les ordres de mission, va prévenir le sous-préfet, les archéologues, pontifier, faire la tournée des châteaux »* résume Didi.
Les jours précédents, Dumas et Cousteau ont essayés des vêtements étanches allemands, sans fuite, mais très raides. Dumas leur a préféré la combinaison italienne « Diable Noir », un peu moins raide quoiqu'inconfortable, qu'il a modifié en l'équipant d'une soupape.

Au petit matin du 27 août, le camion prend la route, escortée par une voiture qui amène Didi, Taillez, Morandière et Bugard. Trois heures de route permettent de rallier le village de Fontaine de Vaucluse, au nord-est de Cavaillon. Cousteau les rejoint avec les représentants locaux de la Mairie qui leur expliquent l'histoire de la Fontaine, véritable énigme. C'est là en effet que la Sorgue sort de terre formant un lac dans un petit cratère au pied d'une falaise, dont le niveau fluctue énormément selon les saisons et les précipitations. Le scaphandrier Negri y a déjà fait une première exploration et a décrit un tunnel régulier en pente débouchant dans une vaste salle ronde, sans avoir osé pénétrer au-delà.

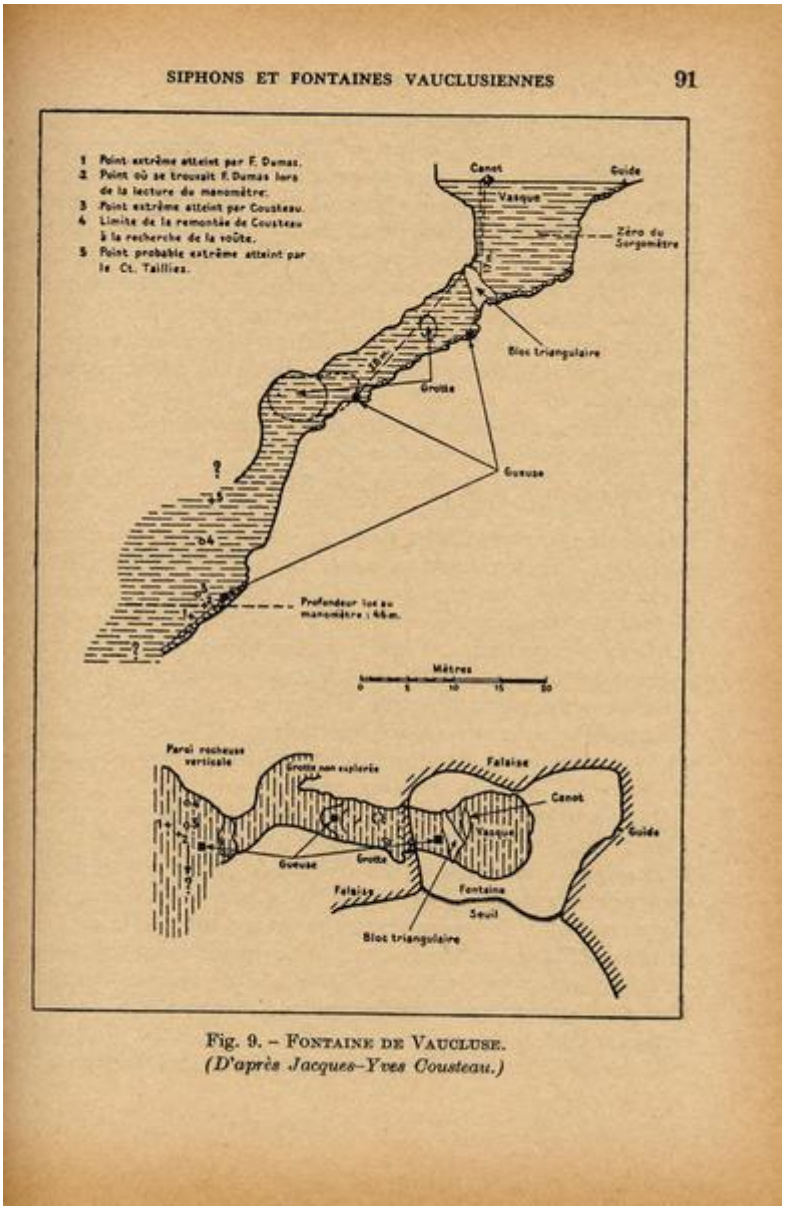


Fig. 9. – Fontaine de Vaucluse.
(D'après Jacques-Yves Cousteau.)

Les curieux et amis affluents sur les hauteurs qui surplombent la vasque, le garde champêtre les maintient à distance. Dumas et Cousteau sont convaincus qu'il leur faut une solide drisse. Pinard la met en place au fond de la vasque avec une gueuse. La température de l'eau est de 13°C. Simone Cousteau est très nerveuse.

Aidé de Fargues qui s'est percé les deux tympans quelques jours plus tôt, Didi enfile la combinaison italienne « Diable Noir » qui ne lui apporte ni confort, ni confiance. Une ceinture lui crée un pli au ventre très inconfortable. Cousteau enfile un vêtement fabriqué par Zodiac.

Il s'équipe d'une lampe qu'il fixe avec du fil à voile et se munit d'une glène de drisse à dérouler qu'ils fixeront à la gueuse lorsqu'ils la dépasseront. « On, me capelle le tri-bouteille, on m'attache le Mano étanche, très lourd, puis l'autonome de secours sous le bras à la ceinture. C'est grotesque, je ne peux plus bouger, la manchette droite me gène, mes mains bleuissent et s'engourdissent. Une lampe dans une main, un piolet dans l'autre. Cousteau est habillé de son vêtement Zodiac. « Jacques m'a demandé, si besoin, de lui brancher l'autonome de secours sur son tuyau. J'ai donc supprimé l'embout.

Dumas et Cousteau vont se mettre à l'eau

De gauche à droite : pinard, Georges, Dumas, Taillez, Fargues, Barranx (infirmier), Cousteau

Les deux hommes sont reliés par dix mètres de drisse attachée à leur ceinture. Morandière filme.
« On y est. Jacques entre dans l'eau, je le suis. Il me demande si je l'entends, je dis oui. Je m'immerge, je ne sens pas l'eau entrer. Jacques file comme un dard et disparait vers le gouffre. Il passe la grosse pierre. Je le suis mais je me sens tout de suite trop lourd. Le sol est en pente et je glisse, les pierres roulent sous mes pieds, je dévale en titubant. Le bout est tendu. Jacques m'entraîne aussi. Le faisceau de ma lampe n'éclaire rien lorsque je la pointe vers l'eau. Je me sens béat et ne parviens pas à me stabiliser. Arrivé à la gueuse je l'entoure deux trois fois avec le bout et au moment de faire une demi-clef je coule et dois lâcher. Jacques me tire, je vois le faisceau de sa lampe qui fouille les ténèbres.
Une sensation d'horreur noire me stoppe. Jacques est prêt de moi, il me parle. J'entends « autonome de secours, dans une minute plus d'air. » je tâte ma ceinture mais je perds l'équilibre, je comprends que je ne pourrai pas décrocher l'appareil. J'ai perdu Jacques de vue, brusquement il est là. J'essaye de l'accrocher et de tenter une remontée. Il bagarre, il frétille comme un poisson, il est bien vivant, plus que moi il remonte, j'ai eu très peur.
Jacques disparaît vers le haut, et là, horreur! Je m'aperçois que je n'ai plus l'embout dans la bouche (nos respirations sont très espacées, la grosse habitude fait que nous ne tenons plus l'embout). Je retrouve l'embout. Ça a l'air d'un rêve, je le reprends, bois de l'eau, il me faut de l'air, je respire de l'eau, c'est atroce ! Je n'ai plus qu'une pensée : remonter. Jacques est devant moi. J'embraque main sur main le bout de remontée, horreur il devient mou. J'embraque encore, et c'est mou, et ça vient. Je suis plus près de Jacques puisque je le vois embraquer, et j'ai l'impression que lui aussi embraque du mou. Je perds peu à peu la vision, j'ai mal dans la poitrine, puis j'ai un moment d'apaisement, comme quand l'air rentre après une respiration retenue. Brusquement je me sens tenu. Le bout. La remontée reprend. J'entrevois que mes yeux veulent de la lumière, ça doit monter, j'ai la sensation de la surface proche. Enfin je peux tousser, je peux laisser ma poitrine se contracter, tousser comme un vomissement. C'est douloureux mais c'est un soulagement. Fargues se met à l'eau tout habillé jusqu'à la ceinture et m'agrippe. On me tire, m'empoigne, me débarrasse.
Ça va…Jacques est très calme, sort et se chauffe.

Dumas suivi de Cousteau en surface pour sortir de l'eau

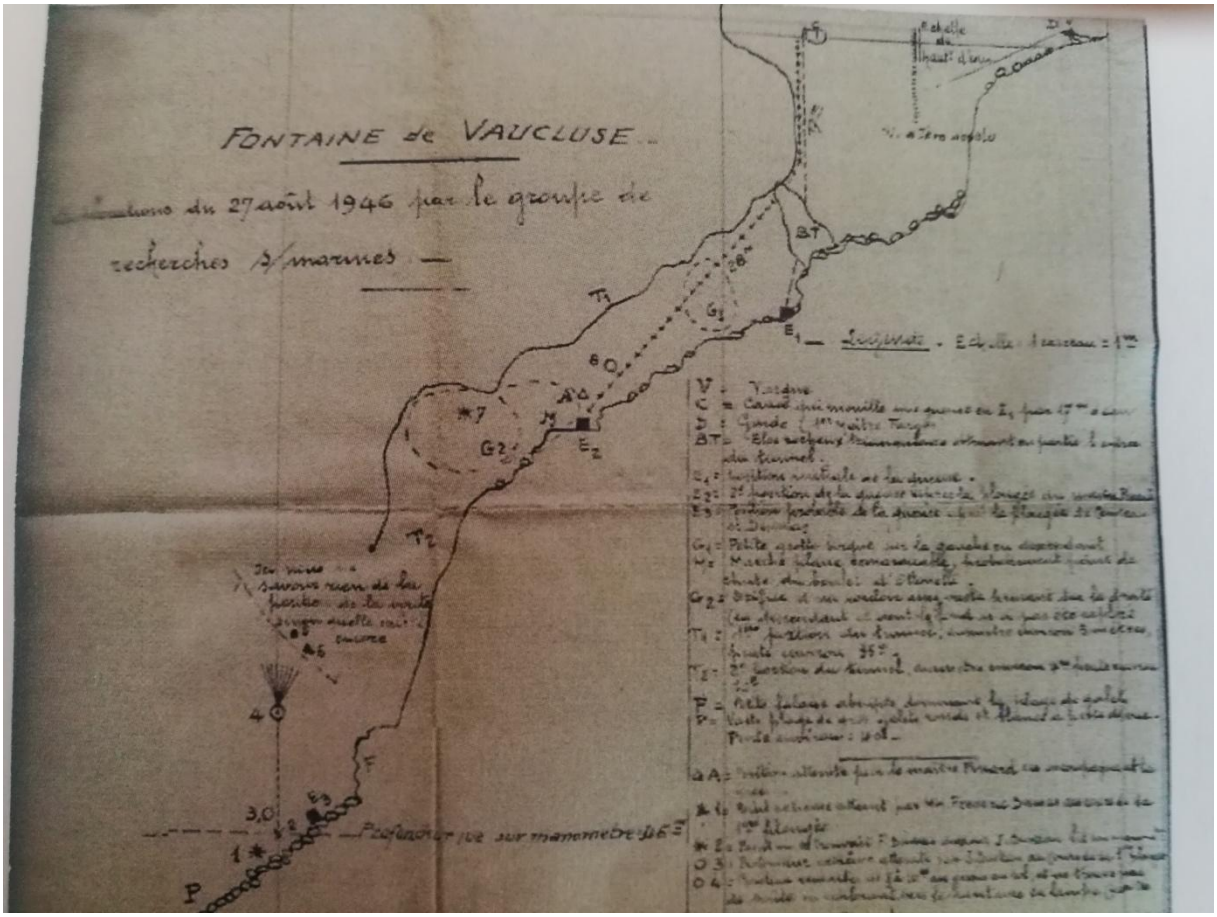
Fargues, Taillez et Pinard extirpent Dumas de l'eau, il vient d'échapper à la noyade.

Les deux hommes ont frôlés la mort. Didi à fait l'expérience de la noyade. La remontée vers la surface lui a sauvé la vie par l'augmentation du volume d'air qui lui restait dans les poumons. Alors que les deux hommes embraquaient le bout. Fargues a interprété cela comme des signaux demandant du mou. Il leur a donc donné de la longueur durant quelques secondes avant de réaliser que les signaux étaient anormaux, et dans le doute a préféré les remonter, à bon escient, au risque de se faire injurier pour l'avoir fait trop tôt.
Dumas er Cousteau sortent indemnes de leur plongée de cauchemar et toute l'équipe déjeune au restaurant. Didi mange normalement mais Cousteau ne peut rien avaler.

L'après midi Taillez et Morandière s'équipent calmement. Ils s'enfoncent à leur tour. Quinze minutes plus tard, ils reviennent. Taillez tient fermement son poignard par la lame, sa main saigne, il est blafard, les yeux agrandis. Il dit à Cousteau qu'il a vu la mort de près et lui demande de ne pas en parler à Paule, son épouse. Morandière est calme. Il a vu que Taillez n'allait pas bien, l'a entendu crier le signal de détresse et l'a remonté. Didi note dans son journal : « Philippe reproche à Jacques de l'avoir entraîné dans une sale histoire. »

Taillez et Morandière s'immergent à leur tour, vêtus de vêtements de laine. Ils sortent à peine mieux que Cousteau et Dumas.

Quel processus a bien pu causer cela ? La narcose ? La peur ? Le froid ? Un vêtement inconfortable, un surlestage, un surplus d'équipement ? Tout cela n'explique pas l'enchaînement des drames. Didi veut y retourner coute que coute. Il veut y aller nu, détestant ce vêtement paralysant. Cousteau est réticent mais Didi est bien décidé.
Cousteau finit par accepter d'y retourner pour quelques photos et un bout de film, mais pas au-delà de 40 mètres. Didi est en slip, tri-bouteilles, sans plomb : *« je plonge, ça picote, mais je suis très bien. J'explore le début du siphon, voila la pierre coincée, je pénètre à droite dans la grande crypte. Jacques et moi voyons très bien et nous nous sentons bien, mais comme convenu, nous remontons. »* Didi se réchauffe devant un feu pendant que Fargues organise la remontée du matériel vers le camion, Didi et Jacques ne peuvent se résoudre à rentrer sans en reparler. Ils sont très excités et vont dîner au restaurant. Ils confrontent leurs souvenirs, une masse énorme d'eau et de nuit leur revient à l'esprit, aucun d'eux ne comprenait le comportement de l'autre, ils sont heureux d'être en vie. La nuit est bien avancée lorsqu'ils rentrent sur Sanary.



Le plan du gouffre issu de leur exploration, qui figure au rapport de Philippe Taillez

Deux jours plus tard, les trois camarades se retrouvent à la villa Reine pour faire le point. Ils dressent ensemble les plans du siphon, prévoient une autre exploration et un film complet, le plus tôt possible. Cousteau en rédige le rapport illustré de photos. Ils ont atteint 46 mètres de profondeur, çà 70 mètres de l'entrée du siphon une analyse de l'air des bouteilles gonflées par leur compresseur *Junker* révèle la présence de monoxyde de carbone au taux de 0,5 pour 1000, le filtre à air du *Junker* était plein d'huile. Ce taux est faible, mais cela suffit à expliquer totalement leur malaise. Lorsqu'il est inhalé au taux de 4 pour 1000, le monoxyde de carbone tue en 20 minutes.

Cette explication, satisfaisante à l'époque, paraitra par la suite moins évidente à Dumas, après d'autres plongées réalisées avec des bouteilles d'air non exemptes de monoxyde de carbone. Voici ce qu'il écrit à sa fille, dans lettre datée de 1969 : *« je ne suis jamais passé aussi près de la mort qu'à la Fontaine de Vaucluse. Avant de perdre connaissance, je sentais très bien ce qui se passait et j'avais une grande colère, c'était trop bête. On a accusé des traces de CO (un gaz toxique) mais je ne crois pas en cette cause. Nous étions mal équipés, moi avec un vêtement de pilote de torpilles humaines italien, trop ample et trop raide et surtout, j'étais lourd de 12 kilos, ce qui paraît absurde. Cela aurait suffit dans la mer à me mettre en danger, mais en plus, il y avait l'angoisse du noir, ma lampe noyée ne faisait qu'une faible lueur dans ce gouffre immense qui était encore pour nous l'inconnu. »*
Dumas reviendra et replongera plusieurs fois dans le gouffre.

Remontée à la surface parmi les herbes aquatiques.

Photo Taillefer